

# *LeBalcon*

## **DIENSTAG AUS LICHT**

24 octobre 2020

*Philharmonie de Paris  
Festival d'automne à Paris*

**REVUE DE PRESSE**  
**EXTRAITS**



# **Karlheinz Stockhausen (1928-2007)**

## **Dienstag aus Licht**

Production déléguée **Le Balcon**

Coproduction **Philharmonie de Paris** ; Festival d'automne à Paris

Avec le soutien du **Conservatoire National Supérieur de musique et de danse de Paris**, de **La Muse en Circuit – CNSM**, de la **Fondation Singer-Polignac**

Avec le soutien de la **Fondation Ernst von Siemens pour la musique**, de l'Adami et de la **Stockhausen Verlag**

**Cliquez sur les titres pour accéder directement aux articles.**

### **I. Revue de presse française**

- Télérama : « Stockhausen à la Philharmonie... souvenir d'avant le (re)confinement » - p. 3
- Classica : « L'Enfer est à lui » p. 4
- Avant-scène opéra : Compte rendu- p. 5
- Opera Online : « Duel fougueux et explosif à la Philharmonie de Paris » - p. 7
- Olyrix : « Le Balcon poursuit son cycle Stockhausen à la Philharmonie » - p. 9
- Resmusica : « Rêve d'inouï à la Philharmonie de Paris » p. 11
- Artpress : « Répétitions à huis-clos » p. 13

### **II. Revue de presse internationale**

- BR Klassik (Allemagne) : « Bataille de cuivres et synthétiseur fou » - p. 14
- Neue Zürcher Zeitung (Suisse) : « Mais qu'est-ce donc qui intéresse les jeunes français dans ce mythomane allemand ? » - p. 16

### **III. Blogs**

- Fomalhaut : Compte rendu - p. 18
- Concertonet : Compte rendu - p. 20

30 octobre 2020  
Sophie Bourdais

## Chanteurs solidaires à l'Opéra Comique, Stockhausen à la Philharmonie... souvenir d'avant le (re)confinement"

**La timide rentrée du spectacle vivant n'était en fait qu'une parenthèse enchantée. On en aura profité jusqu'au bout, notamment avec la suite de l'opéra-monde "Licht", porté à bout de voix par Maxime Pascal et son Balcon.**

Donné à la Philharmonie de Paris samedi 24 octobre à 16h, en coproduction avec le Festival d'automne, *Dienstag aus Licht* (« Mardi de lumière »), de Karlheinz Stockhausen (1928-1007), fait ainsi figure de miraculé : Maxime Pascal et son ensemble Le Balcon ont pu donner la suite de leur folle et géniale épopée lichtienne (jadis racontée dans Télérama), commencée en 2018 avec *Donnerstag aus Licht* et poursuivie, en 2019, avec *Samstag aus Licht*, à la date et à l'endroit prévu, en profitant de toutes les ressources de la grande salle Pierre-Boulez en matière de spatialisation sonore et de distanciation des artistes. Pour mémoire, Licht est un opéra-fleuve de vingt-neuf heures, dont chaque épisode correspond à un jour de la semaine, à la structure immuable (un Salut, un Adieu, et toute une série d'événements entre les deux) et qui tourne autour de trois personnages, Michael, Luzifer et Eva.

Jeudi était le jour de Michael, samedi celui de Luzifer, mardi est le jour de Mars. Dans *Dienstag*, mis en scène et en images par Damien Bigourdan et le peintre-vidéaste Nieto (déjà à l'œuvre dans *Sams-tag*), Michael et Lucifer se déclarent une guerre sans merci, d'abord à grand renfort de trompettes et de saxophones (Eva n'apparaissant brièvement que pour tenter une médiation entre les deux), ensuite à travers un jeu étrange, *La Course des années*, enfin en transformant la salle tout entière en champ de bataille aérienne et terrestre, dans *Invasion-Explosion*.

C'est dans cette deuxième partie, surtout, terminée en janvier 1991 alors qu'éclatait la guerre du Golfe, que l'on comprend pourquoi l'expérience ne peut être transmise autrement qu'en y assistant in situ. Sans l'éprouver physiquement, on ne peut saisir la force et la violence du bain sonore et visuel imaginé par Stockhausen, puisant dans ses souvenirs d'enfant élevé sous les bombes pendant la Seconde Guerre mondiale. Le séquençage de *Dienstag* est aussi moins narratif que celui de *Donnerstag*, et moins clairement défini que celui de *Samstag* ; il y a fort à parier que la façon dont le temps s'étire, dans la première comme dans la seconde partie, susciterait à l'écran plus de lassitude que de fascination.

Aurions-nous été aussi émus par la scène de la *Pietà*, où l'émouvant soprano de Léa Trommenschlager se mêle au son mélancolique du bugle, joué par le formidable Henri Deléger ? Et séduits par l'apparition exubérante et bigarrée du *Synthi-Fou* (Sarah Kim), personnage chargé de ramener la paix par la musique ? Vivre cela « en vrai » constituait à la fois une nécessité et un privilège, d'autant plus précieux que cela aura été, pour la plupart des mélomanes présents, la dernière sortie musicale avant longtemps. Concernant la suite de *Licht*, Le Balcon donne rendez-vous au même endroit le 15 novembre... 2021. Quand l'avenir proche s'obscurcit, on peut se reconforter un peu en rêvant à long terme.

# L'enfer est à lui

STOCKHAUSEN EXAMINE LE MONDE ET SE LIVRE LUI-MÊME DANS « LICHT », ŒUVRE TOTALE À L'EXTRAVAGANCE MAÎTRISÉE. AU SEIN DE SA STUPÉFIANTE COSMOGONIE, IL EST LA FIGURE DE MICHAEL, ICI EN LUTTE CONTRE LUCIFER. FASCINANT.

CLASSICA

décembre 20-janvier 21  
Romaric Gergorin

CLASSICA

Cycle gigantesque, *Licht* est le grand œuvre de Stockhausen subdivisé en sept opéras représentant chaque jour de la semaine. Troisième jour créé par Le Balcon sous la direction enthousiaste de Maxime Pascal, *Dienstag aus Licht* (*Mardi de lumière*) présente un combat fratricide entre Michael – l'ange Michel terrassant le dragon – et Lucifer, dans une mise en scène ritualisée par Damien Bigourdan. Michael, le convaincant ténor Hubert Mayer, et son double trompettiste, l'impressionnant Henri Deléger, défendent l'inscription des hommes dans le temps. Lucifer, la basse Damien Pass plus grand que nature, et son alter ego tromboniste Mathieu Adam, souhaitent la plénitude intemporelle de l'éternité. S'ensuit une *Course des années* interrompue par la soprano Elise Chauvin en Ève médiatrice, sur un subtil enchevêtrement instrumental inspiré du *gagaku* dont un raffiné solo de piccolo associé à cette compétition des temps qui passent. Le second acte commence par une spectaculaire partie électronique mettant en scène le combat frontal de Lucifer contre Michael. Les « grenades sonores » accompagnées par les vidéos déferlantes de Nieto transposent avec



figureur l'apocalypse de la guerre que vécut Stockhausen sous le nazisme. Une fascinante *Pietà* de la soprano Léa Trommenschlager en Ève consolatrice entre en résonance mimétique avec Henri Deléger, archange au bugle modulant son trépas. L'arrivée de la Synthi-Fou aux synthétiseurs expansifs purge le drame dans l'exubérance avant que ce combat spirituel ne s'achève par

une fusion de tous les éléments dans une ultime boucle électronique s'évaporant dans un halo de mystère. Cette œuvre à l'étrangeté mémorable impressionne par la capacité de Stockhausen à créer un univers unique et cohérent dans sa folie, où fusionnent avec éclat théâtre lyrique, philosophie et expérimentations sonores. Quelques jours plus tard, Le Balcon revient à la Philhar-

nie, cette fois sans public, en plein confinement, avec Alexandre Tharaud très inspiré au piano. Maxime Pascal insuffle dynamisme et couleurs au *Concerto n° 5* de Bach et au *Concerto « Jeunehomme »* de Mozart avant de libérer toute la vivacité de *Kuleshov*, création française débridée d'Oscar Strasnoy portée avec éclat par le pianiste. ♦

Romaric Gergorin

DIENSTAG AUS LICHT DE STOCKHAUSEN / CONCERTOS DE BACH, MOZART, STRASNOY  
La Philharmonie de Paris, les 24 octobre et 5 novembre

# Avant Scène OPÉRA

25 octobre 2020  
Gérard Condé



## Dienstag aus Licht, compte rendu

---

Stockhausen avait perdu, depuis une bonne douzaine d'années déjà, l'estime des tenants d'une avant-garde confinée dans le rejet du passé, quand il annonça, en 1978, que *Le Voyage de Michael autour de la Terre* (commande de l'Ensemble Intercontemporain) n'était qu'un extrait du deuxième acte d'une vaste composition dramatique en sept journées dont (l'archange) Michael, Lucifer, son double maléfique, et Eva, mère ou compagne, seraient les figures plus ambivalentes que des héros d'opéra, incarnées (ou doublées) qu'elles peuvent être par des chanteurs, des instrumentistes, des danseurs ou des acteurs. La composition devait être bouclée en une vingtaine d'années.

S'il est vrai que chaque nouvelle création de Stockhausen a toujours dérouté, voire déçu, à première audition, tant elle semblait contredire ou remettre en question l'acquis des œuvres précédentes, cette fois ses admirateurs les plus convaincus restèrent un peu sceptiques. Mais Stockhausen a tenu parole et le cycle, achevé en 2003, a été créé ici et là par fragments d'actes ou de journées ; ainsi, en septembre/octobre 1988 le Festival d'automne à Paris avait présenté *Montag aus Licht* (sans mise en scène) au Théâtre des Champs-Élysées et divers extraits lors de dix concerts salle Favart ; mais on commençait à se résigner et à considérer *Licht* comme l'enveloppe virtuelle de dizaines de pièces autonomes pour diverses formations : du solo virtuose aux configurations orchestrales atypiques avec chœurs et dispositif électroacoustique de haut niveau, convoquant comédiens, mimes, danseurs, vidéastes, ingénieurs du son.

Pour aller jusqu'au bout d'un projet qu'on ne réduira pas à un fantasme mégalomane, Stockhausen avait émis l'idée d'un phalanstère (extension de sa demeure artistico-familiale de Kürten) dont les membres voueraient leur vie à offrir à longueur d'année d'idéales interprétations des sept journées de *Licht*. Un rêve, certes, mais tandis que Georges Pompidou avait offert à Boulez, en échange de son retour à Paris, l'Institut de Recherche et de Coordination Acoustique/Musique (l'IRCAM richement doté), le pays de la Hausmusik se contenta de rire au nez de son compositeur le plus visionnaire qui, comparativement, travaillait avec des bouts de ficelle.

Et alors, alors ? Zorro est arrivé, comme dit la chanson ou, plus prosaïquement, Maxime Pascal, directeur musical de l'orchestre Le Balcon, un ensemble à géométrie variable qui, dès sa création en 2008, s'est imposé comme le plus imaginatif et le plus rigoureux qui soit. À l'affût des relations intimes entre la musique et le geste, il a trouvé chez Stockhausen matière à pousser fructueusement le perfectionnisme au seuil de ses limites extrêmes. Après avoir donné des fragments de *Donnerstag aus Licht*, Maxime Pascal décidé d'affronter l'œuvre complète dans une production plus littéralement fidèle aux prescriptions du compositeur que celles qui tentent d'en gommer les naïvetés par des roublardises de second choix.

L'accueil réservé à cette réalisation exemplaire – historiquement informée auprès de créateurs – dont la scène de l'Opéra-Comique eut la primeur en novembre 2018, fut le point de départ d'une entreprise dépassant toute espérance : aller au bout de la semaine d'ici 2024. En juin 2019 ce fut le tour de *Sams- tag aus Licht* – journée placée sous le signe de Lucifer – aussi mémorable visuellement que musicalement, dans la grande salle comble de la Philharmonie pour les deux premiers actes, puis dans une église proche pour le dernier.

Le 24 octobre 2020, toujours à la Philharmonie, dans le cadre du Festival d'automne (qui s'est engagé pour les années à venir) c'est *Dienstag aus Licht* qui, après un puissant prologue où s'affrontent deux ensembles de cuivres – les trombones de Lucifer face aux trompettes de Michael – rappelle avec *Jahreslauf* (première pierre de Licht, datant de 1977) jusqu'à quel point Stockhausen peut plonger dans la perplexité, voire désespérer, ses admirateurs les plus convaincus. Car non seulement cette *Course des années* (symbolisée par les performances de quatre athlètes et les

commentaires des arbitres) que Lucifer tente d'arrêter par des interventions comiques (?) n'est pas plus passionnante que les pires spectacles d'affrontements ludiques dont la télévision de papy avait le secret, mais encore l'oreille peine à s'accrocher à une nourriture un peu consistante. Reste, comme toujours avec Stockhausen, la possibilité d'en juger très différemment à la seconde écoute.

La seconde partie, en revanche, passionne de bout en bout. En premier lieu le combat (aérien entre des avions en feu dont les images, projetées au plafond de la salle, suggèrent sans distraire) des deux archanges qui verra la victoire de Lucifer, plonge l'auditeur dans une trame électroacoustique d'une densité à la fois fluide et inextricable : puissante sans être assourdissante, insaisissable mais entraînante, monolithique sans lourdeur et riche d'une infinité de détails comme une plongée dans un gouffre étoilé.

Le sublime reste à venir avec l'immense déploration d'Eva sur la dépouille de Michael. Près d'une heure durant, la voix de soprano (Léa Trommenschlager) et celle de la trompette (Henri Deléger), les mots et les sonorités instrumentales s'associent, se répondent, se rejoignent pour se distendre, se caressent avec une émotion subjuguante. À ce point qu'à l'ultime extinction de l'ultime pianississimo on en voudrait presque aux mains alentour, trop pressées d'applaudir.

# Opera Online

24 octobre 2020  
Thibault Vicq



## Duel fougueux et explosif à la Philharmonie de Paris

Il y a deux ans, Le Balcon posait la première des sept pierres du cycle *Licht*, de Karlheinz Stockhausen. Un projet pharaonique et un peu fou dont nous suivons année après année l'accomplissement sans faille. Un portrait croisé de trois icônes culturelles (Eva, Michaël et Lucifer), entrecroisant symboles religieux, sémiologie, philosophie et histoire du monde. *Donnerstag aus Licht*, à l'Opéra Comique (novembre 2018) s'attardait sur la figure de Michaël. Sept mois plus tard, à la Cité de la musique et dans une église proche, se tenait *Samstag aus Licht*, centré sur Lucifer. Dans *Dienstag aus Licht* (le mardi, jour de Mars, et donc de la guerre), défendu au sein du Festival d'Automne à Paris, la Grande salle Pierre Boulez de la Philharmonie de Paris est le théâtre de la confrontation spirituelle entre Michaël et Lucifer. La prouesse n'est pas uniquement d'ordre musical ou théâtral, mais tient aussi à la combativité d'artistes qui livrent une page d'histoire dans un contexte de couvre-feu qui ne s'annonçait pas très favorable. Et pourtant, aucune ambition ne semble avoir été sacrifiée par le trio de créateurs Maxime Pascal (direction musicale), Damien Bigourdan (direction scénique) et Nieto (création visuelle), ainsi que par leurs exceptionnels interprètes.

Le Salut et l'Adieu sont deux composantes communes à toutes les journées du cycle *Licht*. Dans *Dienstag*, ils n'impliquent pas un déplacement du public (contrairement aux exécutions dans le Hall de l'Opéra Comique ou sur le parvis de l'église Saint-Jacques-Saint-Christophe), mais s'incluent à la narration : cet opus s'affirme d'emblée en opéra de l'action. Dès l'introduction, les partisans choraux (le Jeune chœur de Paris, phénoménal) et instrumentaux de Michaël et Lucifer expriment leur opposition face à face, telles des âmes damnées vouées à suivre un cheminement prédestiné. Maxime Pascal et Richard Wilberforce dirigent des deux côtés les nappes vocales, le soufflement des trombones ou les tenues de trompettes dans des gestes passionnés aussi captivants que l'incantation du texte projeté sur deux écrans comme des néons clignotants. Eva (Élise Chauvin, neigeuse et drapée) tente de s'interposer entre les deux camps, dans sa lumière verte qui ne touchera pas les éclats bleutés de l'archange et la noirceur dorée du diable. L'introduction rappelle les principes des belligérants, la conclusion fait tomber les armes et l'éclairage (essence même de l'œuvre). Saluer est ici gage de déclaration de guerre ou de paix, dans le même espace que celui où les équipes s'affrontent au cours des deux actes intermédiaires.

(Suite de la première page)

*La Course des années* est la partie que Stockhausen a composée en tout premier lieu pour *Licht*. Quatre « coureurs » tracent chacun par leurs déplacements un chiffre de l'année en cours (deux, zéro, deux, zéro), soutenus en fonction de la cinétique de leurs mouvements par des instruments spécifiques. Ce morcellement génère des associations combinatoires de timbres insolites. Lucifer détourne l'attention des compétiteurs (filmés du dessus) par « tentations » vite résolues en « incitations » de Michaël à reprendre le cours du temps et le décompte des tours effectués. La vidéo en direct reflète en quelque sorte la vérité terrestre d'un amusement des dieux, au contraire du deuxième acte pétaradant d'électronique spatialisé (pas toujours bien réglé dans les balances sonores avec les interprètes) où l'imagerie de science-fiction des années 70-80 (*Terminator*, *Mad Max*, *New York 1997*) nourrit la scénographie en barricades et les projections.

Après tout, le compositeur a souhaité recréer la bruyance mutante de la seconde guerre mondiale (qu'il a vécue pendant son adolescence) à partir d'éléments qu'il avait à sa disposition a posteriori. Les jeux vidéo d'arcade, le cinéma et les développements psychédéliques de la mise en scène ont donc toute leur place dans la grammaire créative d'*Invasion et Explosion* ! Léa Trommenschlager incarne une Eva « Pietà » sidérante de vérité en une épiphanie métaphysique avec le – toujours fabuleux – trompettiste Henri Deléger, mais ne suffira pas à arrêter les hordes de combattants cuivres ou synthétiseurs (du Balcon ou du *Conservatoire National Supérieur de Musique de Paris*) courant vers une mort certaine. Seule l'intervention polyphonique du supersonique Synthi-Fou (la virevoltante Sarah Kim) scelle le conflit des deux chefs de file dans une hallucination visuelle et un état second musical très bien amenés. La basse Damien Pass rayonne en Lucifer ronronnant et joueur, pétri d'intensité enrobée, marbré de reliefs palpables. Le Michaël de Hubert Mayer respire quant à lui la prévenance et se sculpte dans la précision du phrasé.

Cette musique ultra-annotée mais criante de liberté se vit de l'intérieur, et résonne en nous comme si elle changeait le cours de notre destin. Demain est un autre jour ; le rendez-vous est déjà pris en novembre 2021, toujours à la Philharmonie avec le Festival d'Automne à Paris, pour *Montag aus Licht*, qui livrera les secrets d'Eva.





# Le Balcon poursuit son cycle Stockhausen à la Philharmonie

Olyrix  
TOUT L'OPÉRA EST LÀ

27 octobre 2020  
Damien Dutilleul



L'Ensemble Le Balcon poursuit son interprétation des sept opus du cycle de la Lumière de Stockhausen (qui s'étendra jusqu'en 2024) et présente cette fois un passionnant *Dienstag aus Licht* à la Philharmonie.

Ce Mardi de lumière, interprété un samedi, est le jour de Mars, dieu de la guerre. Après un premier opus dédié à Michael (*Donnerstag*) et un second construit autour du personnage de Lucifer (*Samstag*), c'est de fait leur confrontation qui est l'enjeu de ce *Dienstag*. Le spectacle débute par un rituel qui, une fois n'est pas coutume, n'a pas été imaginé par Karlheinz Stockhausen : celui des contraintes sanitaires auxquelles sont maintenant habitués les spectateurs (qui les respectent d'ailleurs scrupuleusement), et qui n'en sont pas moins une métaphore des ténèbres actuelles, qui appellent la lumière, encore invisible au bout de ce tunnel culturel.

La première partie, le Salut du mardi, est d'ailleurs un combat pour la liberté : en Dieu pour les partisans de Michael, sans Dieu pour ceux de Lucifer, et sans Covid pour le public. Deux ensembles de cuivres (issus de l'Ensemble Le Balcon et du CNSM de Paris) se font face sur scène, l'un baigné d'une lumière bleue, l'autre d'une lumière rouge. Un chœur (Jeune Chœur de Paris) de voix aiguës (du côté de Michael) et un autre de voix graves (pour Lucifer), complètent le dispositif d'une deuxième vague musicale depuis les balcons. Dans l'obscurité s'avancent alors Maxime Pascal et Richard Wilberforce, chacun dirigeant l'une des deux troupes. Les deux chefs, intégrés au spectacle, luttent, dansent et grimacent, semblant s'envoyer des sortilèges de leurs mains griffues. L'Ève d'Élise Chauvin tente de les concilier, mais demeure impuissante, enfermée dans son cercle de lumière verte (pomme), malgré sa belle voix concentrée, vivante et vibrante. Les interventions de Lucifer sont interprétées par Damien Pass (comme depuis le début du cycle) de sa voix posée et sombre, percutante. Celles de Michael sont confiées à Hubert Mayer dont le ténor clair et solennel (mais parfois instable) claque ses consonnes et susurre ses chuintements.

(SUITE DE LA PREMIÈRE PAGE)



Olyrix  
TOUT L'OPÉRA EST LÀ

27 octobre 2020  
Damien Dutilleul

Vient alors La Course des années qui compose la deuxième partie. Les années, les décennies, les siècles et les millénaires y concourent dans une course folle, chacun représenté par un groupe de musiciens et un danseur enfermé dans le tracé d'un chiffre (formé par leurs foulées, leurs pieds étant peinturlurés de rouge, les quatre chiffres dessinant 2020) et un rythme. L'ensemble est arbitré par le volubile Thibaut Thezan dont le phrasé s'approche de celui d'un sifflet à coulisse. Le temps est arrêté par des tentations envoyées par Lucifer : des fleurs, des plats exquis, le divertissement d'un singe sur trottinette, une femme nue. Mais Michael intervient à chaque fois pour que le temps reprenne sa course.

Le temps semble toutefois s'arrêter dans la troisième partie, l'Invasion. Le combat se fait cette fois plus concret : par des projections courant sur les murs et les plafonds de la salle, une bataille aérienne fait rage. Comme une victime collatérale de cette guerre (et comme la culture est victime collatérale de la lutte contre le virus), l'archange Michael choit. Sa représentation musicale, la trompète d'Henri Deléger (lui aussi présent depuis le début du cycle), dialogue alors avec Ève, cette fois incarnée par Léa Trommenschlager, dans un duo intitulé Piété. La soprano, qui manque d'ampleur malgré la sonorisation, dévoile une voix tantôt tendre et veloutée mais parfois tendue et percussive. L'ésotérisme Stockhausiste atteint alors son paroxysme : après que des êtres de verre aient trié des engins militaires placés sur un tapis roulant dans un au-delà fantasmé, une exubérante allégorie de la musique (appelé Synthé-fou) portant des oreilles d'éléphant vertes, d'énormes lunettes de soleil et un long nez, exerce son pouvoir de fascination (même si la musique est synthétique) et adoucit les cœurs des belligérants, dans des ténèbres de plus en plus profondes.

En tant que chanteur, Damien Bigourdan, ici crédité de la direction scénique, brille par son sens du rythme et du théâtre. Ces qualités sont clairement mises en valeur dans son travail de metteur en scène, à la fois fidèle à l'œuvre de Stockhausen et expressif : il est d'ailleurs très applaudi à l'issue du spectacle, tout comme l'ensemble des protagonistes de ce spectacle.

## RÊVE D'INOUI À LA PHILHARMONIE DE PARIS

Soutenu par la Philharmonie de Paris et le Festival d'Automne à Paris, le projet fou de Maxime Pascal et son équipe du Balcon de monter en sept ans l'opéra Licht de Karlheinz Stockhausen est en marche. Après Donnerstag et Samstag, *Dienstag aus Licht*, le « Mardi de lumière » est donné par le Balcon dans la Grande salle Pierre Boulez avec les forces du CNSM et du Jeune Chœur de Paris.

Comme chacune des journées de Licht, *Dienstag*, le quatrième opéra achevé en 1991, relève de l'ordonnance globale du cycle et de la symbolique forte qui sous-tend cette œuvre-monde. On y retrouve les trois principes qui la gouvernent, Michaël, Lucifer et Ève, trois forces spirituelles qui s'incarnent chacune dans une voix (respectivement ténor, basse et soprano) et un instrument, trompette, trombone et cor de basset. Opéra à deux personnages, comme Freitag aus Licht, *Dienstag* (1977-1991) met en scène l'affrontement de Michaël et Lucifer, un combat qui confine à la guerre dans le deuxième acte. C'est la plus courte (2h40) des journées de Licht, comptant seulement deux actes augmentés du traditionnel Salut et de l'Adieu final. Spectacle total conçu dans ses moindres détails par le compositeur – musique mais aussi texte, gestes, costumes, couleurs –, *Dienstag* réunit l'orchestre, les solistes et le chœur ainsi que la vidéo, l'électronique et un dispositif de projection spatiale en huit points dit octophonique.

Dans *Dienstag aus Licht*, le Salut est un geste fort qui nous met au cœur du son avec « la troupe » des trompettes (en bleu) qui affronte sur scène celle des trombones (en rouge), la masse des chœurs occupant les balcons dans une répartition stéréophonique. Entendues en alternance puis les deux ensembles, avec le soutien des synthétiseurs, la clameur des cuivres et celle des voix embrasent l'espace de la Philharmonie, galvanisée par le geste non moins enflammé de Maxime Pascal assisté par le chef du Jeune Chœur de Paris, Richard Wilberforce, tous deux positionnés en contrebass. La masse sonore est portée à saturation, traversée de souffle et d'inquiétants bourdons avant que n'intervienne Ève (Élise Chauvin rayonnante et tout en blanc) pour tenter de calmer les ardeurs, exhortant les deux factions à cesser la lutte en usant de tous les ressorts de sa voix (sifflement, claquement de lèvres et roulement de langue).

L'acte I de *Dienstag, Jahreslauf* (« La course des années ») oppose Michaël et Lucifer sur la question du temps. Le ténor (Huber Mayer) et la basse (Damien Pass) se font face à cour et à jardin durant toute la scène où l'on assiste au décompte du temps sur un cadran numérique géant. Lucifer, personnage de la négation, invite Michaël à une course dont il essaie par quatre fois d'arrêter le temps (« Tentations ») tandis que Michaël encourage ses troupes (les quatre coureurs sur scène) à reprendre le mouvement (« Incitations »). *Jahreslauf* est la toute première page du cycle, écrite au Japon en 1977 ; le détail a son importance car la partition était à l'origine prévue pour un orchestre de Gagaku.



1er juillet 2019  
Michèle Tosi



*Suite de la première page*



Stockhausen opère le transfert des sonorités traditionnelles des shōs, hichiriki, biwa, tambour japonais dans la lutherie occidentale, faisant appel à quatre harmoniums, flûtes piccolos, saxophones sopranos, guitare et clavecin ; le tambour gardant ici le rôle principal pour l'ordonnement de la cérémonie. Car le compositeur fervent de temps oriental préserve la dimension ritualisante et pleinement symbolique de cet art sacré tout en le parodiant dans l'esprit d'une sorte de Kabuki occidentalisé.

Tel cet arbitre – Thibaut Thézan irrésistible – s'exprimant en français dans la vocalité des personnages du théâtre populaire japonais : ton de la farce avec son côté enfantin (le lion rugissant qui fait irruption sur le plateau déclenche le rire) et dimension cosmique de la fable où l'infiniment petit rejoint l'infiniment grand.

Le second acte, *Invasion-Explosion mit Abschied* (avec Adieu) prend une envergure plus spectaculaire et immersive avec les ressorts de l'électronique et de la vidéo (celle de Nieto) projetée sur les murs et le plafond de la Grande salle Pierre Boulez quand le plateau n'est plus qu'un champ de destruction. Des avions volent et s'enflamment au-dessus de nos têtes ! Comme dans *Donnerstag*, la seconde partie de *Dienstag* a une dimension autobiographique. Stockhausen a vécu la Seconde Guerre mondiale (il s'engage comme brancardier dans les environs de Cologne) qui le rend orphelin à l'âge de 17 ans. L'expérience sonore des bombardiers attaquant en piquet fait musique dans l'imaginaire du compositeur. Les sons électroniques tournent dans la salle de la Philharmonie grâce au dispositif octophonique prévu par Stockhausen : flux sonore continu et quasi oppressant accompagné d'images d'avions qui percutent des bunkers, n'étant pas sans rappeler les événements du 11 septembre 2001 sur lesquels Stockhausen fera les déclarations que l'on sait. Remarquablement travaillée, la vidéo confine au fantastique avec cette main aussi monstrueuse que menaçante qui crève l'écran.

Sur scène, le conflit est frontal entre Michaël et Lucifer invectivant vocalement et instrumentalement (trompette contre trombone solistes) jusqu'à la chute de Michaël mortellement blessé. Il y a un cri dans chaque journée prévient Maxime Pascal ; c'est au bugle qu'il retentit – Henri Deléger héroïque comme dans *Donnerstag* – dont le long solo s'inscrit sur la trame électronique. Il est rejoint par la voix invoquante d'Ève – Léa Trommenschlager émouvante en mater dolorosa – dans la section *Pietà* rappelant l'attachement du compositeur à la foi catholique qui a marqué toute son enfance.

Le corps de Michaël a quitté la terre et Stockhausen nous fait entendre la musique de l'« Au-delà » (Jenseits) ramenant les voix du chœur et leurs effluves cosmiques ; tandis que le Synthi-fou, une créature issue de l'imaginaire de notre rêveur d'inouï fait son solo en guise d'Adieu, exprimant dans la jubilation du son, des couleurs et de la lumière le pouvoir qu'à la musique, dit Stockhausen, de changer l'humanité et de la sauver, au-delà de la violence, des guerres et de la destruction.

## RÉPÉTITIONS À HUIS CLOS

PAR EMMANUEL DAYDÉ.

COUVRE-FEU, CONFINEMENT ET SPECTACLE VIVANT.

---

**En octobre, à Paris et dans les grandes villes, le couvre-feu a relégué le spectacle vivant à des théâtres fantômes. Nice ou Clermont-Ferrand ont résisté pendant un temps, avec *Glass* ou *Preljocaj*, lucioles dans la nuit qui se sont éteintes suite au reconfinement. Mais de nouvelles idées ont pris le relais en novembre.**

“Notre objectif, c’est de continuer à pouvoir avoir une vie économique”, a annoncé le président Emmanuel Macron le 14 octobre dernier, alors qu’était instauré le couvre-feu en Île-de-France et dans neuf grandes villes françaises. Comme si la vie et l’économie se confondaient en un sinistre métro-boulot-dodo... Malgré la plaidoirie sur le “besoin de culture” de la ministre de la Culture Roselyne Bachelot, le Premier ministre Jean Castex a tranché dans le vif : “Les règles doivent être les mêmes pour tous.” Privée de représentations (sinon en “matinées”), Paris, capitale des arts, s’est effondrée en capitale de la douleur. La Philharmonie, presque seule, a tout de même réussi un tour de force : monter le cosmique *Dienstag*, “Mardi” du pharaonique cycle de sept opéras *Licht* composé par Stockhausen. Il a été dirigé (ou plutôt dansé façon Michael Jackson) par Maxime Pascal et son ensemble le Balcon, mis en scène à la manière d’un mystère contemporain par Damien Bigourdan et scénographié comme un grand jeu vidéo par Nieto. Paix en Dieu ou paix sans Dieu, ce combat entre l’archange Michaël et Lucifer, sur fond de bombardements aériens, aurait pu paraître quelque peu hippie, avec ses anges de feu, ses avions en flammes et son Synthi-Fou multicolore. Mais sa réalité nous a rattrapés. Lucifer est celui qui arrête le temps, Michaël celui qui le remet en marche. Stockhausen est bien le dernier musicien de l’avenir.

## BATAILLE DE CUIVRES ET SYNTHÉTISEUR FOU

LICHT, le cycle d'opéras en sept parties de Karlheinz Stockhausen, est une œuvre gigantesque, bien plus longue que le Ring de Wagner. Le compositeur, décédé en 2007, a écrit un opéra pour chaque jour de la semaine. Aujourd'hui, l'ensemble Le Balcon en présente le « Mardi », *Dienstag aus Licht*, sur la scène de la Philharmonie de Paris.

Si vous craignez les aérosols et les gouttelettes, vous êtes priés de rester à la maison. Car ce qu'a prévu le grand maître de Kürten pour le gigantesque théâtre musical du deuxième acte est probablement unique en termes de structures harmoniques – mais aussi en termes d'effort physique et de mouvement des musiciens dans la salle de spectacle. Pendant près d'une heure, les trombonistes affrontent les trompettistes, avec rythmes déchiquetés, des sons excessivement expressifs et des motifs de lamentation. Pour le dire plus simplement : ils se battent, ils tombent, ils se battent à nouveau, jusqu'à ce que le calme revienne à la fin. Pour relever les musiciens, Ève est là, en médiatrice éternelle entre Michaël, le trompettiste blessé, et Lucifer, sombre ami des trombones et fauteur de troubles en chef.

La bataille musicale et scénique éblouissante est animée par de grandes projections vidéo de l'artiste Nieto, qui envoie des avions sur toutes les parois de la Grande salle Pierre Boulez : ceux-ci brûlent, s'écrasent, bientôt suivis par d'autres. En ayant en tête que le compositeur a intégré à cette scène ses propres souvenirs de la Seconde guerre mondiale, la matière semble encore plus dense. Comme les six autres jours de la semaine, *Dienstag* tourne autour des trois personnages, Michaël, Ève et Lucifer. D'une part, Stockhausen propose une mythologie très personnelle dans ses opéras, mêlant ses racines chrétiennes à des influences ésotériques idiosyncratiques ; d'autre part, tous les éléments paraissent rejoindre une préoccupation universelle : un grand désir de paix.

**BR**  
**KLASSIK**

ALLEMAGNE  
26 octobre 2020  
Jörn Florian Fuchs





*(Suite de la page 12)*

Après la *Pietà* de Michaël et d'Ève, nous rencontrons une créature complètement folle nommée Synthi-Fou (Sarah Kim, brillante), qui nous emmène jusqu'au bout de la nuit, ou plutôt de l'après-midi, puisque pour cause de couvre-feu, la représentation a été décalée de 20h à 16h. En première partie d'opéra, nous avons déjà assisté à deux combats entre Lucifer et Michaël, tantôt par chœurs interposés, tantôt par une « course de l'année », où quatre danseurs avaient peint les quatre chiffres de l'année 2020 avec leurs pieds, subissant les tentations de Lucifer pour les distraire et ainsi d'arrêter le temps (un cuisinier extraverti passe, une fille offre des fleurs, une femme plantureuse se déshabille...).

Sans connaître l'influence du carnaval de Cologne, cette pièce n'est pas vraiment concevable ! Damien Bigourdan, metteur en scène de l'opéra, et son équipe, ont réussi la prouesse de ne pas se moquer de Stockhausen, mais de ne pas exécuter non plus chaque indication – tout est méticuleusement noté et précisé – en la prenant trop au sérieux. Les chanteurs, Élise Chauvin, Léa Trommenschläger (deux incarnations d'Ève), Hubert Mayer (Michaël), Damien Pass (Lucifer) et les chœurs les accompagnant nous font entendre à quel point la musique de Stockhausen peut être magnifiquement exécutée par des musiciens qui n'ont pas été des disciples du maître.

Maxime Pascal et son ensemble Le Balcon montre dans cette troisième production à l'intérieur de leur intégrale LICHT à quel point chacun maîtrise désormais chaque paramètre complexe de l'œuvre. Ils prévoient que les sept opéras seront joués d'ici à 2024. Aucune compagnie, aucun festival, aucun opéra n'a pour l'instant réussi une telle prouesse. Pour ce qui a été réalisé, et ce qui vient : *chapeau et bonne chance !*

# Neue Zürcher Zeitung

5 novembre 2020  
Michael Stallknecht



## Mais qu'est-ce donc qui attire les Français vers ce mythomane allemand ?

*Alors que le spectre d'un reconfinement plane sur Paris, Dienstag aus Licht de Karlheinz Stockhausen poursuit ses représentations. Cette œuvre, qui fait partie de l'immense cycle Licht, semble rencontrer un succès particulier chez les jeunes. Serait-ce l'heure de gloire de Stockhausen ?*

La guerre fait rage à la Philharmonie de Paris. Les projecteurs orientables parcourent la salle sans but, les projections font voler des avions à une altitude si basse qu'elle en est menaçante. Ils s'écrasent au sol et s'embrasent. Le compositeur Karlheinz Stockhausen souhaitait même que des troupes au sol croisent le fer dans le public : trombonistes, trompettistes, percussionnistes. Mais juste avant la répétition générale, la direction de la Philharmonie a finalement interdit à l'ensemble Le Balcon de réaliser cette idée en raison du coronavirus. Même sans cet effet, le fait que la représentation de *Dienstag* (« Mardi », in *Licht*) ait pu avoir lieu avec une distribution de 140 personnes et 1 000 spectateurs demeure un petit miracle.

Depuis le 17 octobre dernier, un couvre-feu est en vigueur à Paris entre 21h et 6h. Ainsi la représentation a-t-elle été avancée à l'après-midi, une mesure prise par nombre d'autres théâtres et salles de concert. Le ministère de la Culture français vient d'annoncer 115 millions d'euros d'aides pour les arts du spectacle et les cinémas, particulièrement touchés par la crise. Et pourtant, personne ne sait si les choses pourront continuer, et si oui, comment.

Pour le moment, Le Balcon peut tout de même continuer à mettre en œuvre son projet de longue haleine : l'objectif est de jouer une partie du cycle *Licht*, sept jours sur sept, jusqu'en 2024. Le cycle, qui compte au total près de 30 heures de spectacle, est l'une des œuvres de théâtre lyrique les plus importantes et ambitieuses jamais entendues – et elle n'a jamais été jouée dans son intégralité.

### Un réseau visionnaire

Voilà deux ans, tout a commencé par une représentation de *Donnerstag* (jeudi) à l'Opéra Comique. À terme, comme l'annonce Maxime Pascal au public, l'objectif est de donner la toute première représentation complète du cycle, achevé en 2003 par Stockhausen. L'année dernière, une sorte de best-of de 15 heures réparti sur trois jours avait été joué à Amsterdam.



Pascal, chef d'orchestre reconnu bien au-delà des frontières françaises, est l'un des membres fondateurs du Balcon, fondé en 2008 avec trois compositeurs, un pianiste et un ingénieur du son, alors qu'ils étaient encore étudiants au Conservatoire de Paris. Pour cette troupe singulière, qui a souvent recours à une sonorisation électronique même pour des pièces plus anciennes, s'attaquer à Stockhausen, l'un des piliers de l'électronique, est comme une évidence. Comme les membres du Balcon, dont les rôles sont différents les uns des autres, chez Stockhausen, chaque paramètre lyrique se retrouve comme décentralisé.

Dans ce contexte, Pascal n'est pas un chef omnipotent à son pupitre, mais plus une interface où tous les fils se croisent. « C'est avec Stockhausen que commence la musique du XXI<sup>e</sup> siècle », dit Pascal lors de l'annonce au public. Le cycle *Licht* a été conçu autour du principe de réseau. Et pour cause, de nos jours, cela fait partie du quotidien : même des lieux différents, complètement indépendants les uns des autres, sont reliés les uns aux autres, ne fût-ce que grâce aux réunions Zoom. L'exemple le plus frappant intervient dans *Mittwoch* (« Mercredi »), lors du *Helikopter-Streichquartett* (« quatuor à cordes en hélicoptère ») : quasi isolés, quatre instruments à cordes tournent autour du public en hélicoptère – le terme « composition » en tant que tel trouve tout son sens lorsque le son parvient à la table de mixage.

## Nez qui coule et oreilles d'éléphant

Cette œuvre en tout point originale de Stockhausen a été avant tout soignée et développée par ses héritiers et ses anciens collaborateurs. Les chanteurs, danseurs et instrumentistes parisiens qui le jouent ont eux aussi été formés aux techniques musicales et théâtrales du compositeur, si particulières. La mise en scène de Damien Bigourdan et le concept visuel de Nieto restent proche de ses intentions, bien que nombre des consignes de régie d'origine, alors à peine réalisables, puissent désormais être mises en œuvre facilement par vidéo. Mais cette œuvre, Le Balcon la réalise en complète autarcie, avec la force de la jeune génération. Les chœurs sont chantés par Le Jeune Chœur de Paris, tandis que l'impeccable ensemble instrumental est constitué d'étudiants en conservatoire.

Mais ce qui saute aux yeux, c'est aussi la jeunesse du public parisien qui s'intéresse au mythomane allemand qu'est Stockhausen. *Licht* est articulé autour de trois figures mythologiques, qui reviennent périodiquement sous différentes formes : Michel, Lucifer et Ève. *Dienstag* est le théâtre de l'af-

frontement entre Michel et son adversaire éternel, Lucifer.

La première partie, *Jahreslauf* (« Le cours de l'année »), prend encore une tournure ludique : Lucifer, chanté par la basse marquante de Damien Pass, tout à fait adaptée au rôle, veut anéantir le temps. Il revient à Michael, interprété par le ténor clair et bien rendu de Hubert Mayer, de lui permettre de suivre son cours. Pour ce faire, quatre danseurs apparaissent pour représenter *Jahreslauf*, le cours de l'année. Cette fois-ci, ils sont chargés de courir jusqu'en 2020, mais entre autres éléments perturbateurs, ils doivent se défaire d'un lion rugissant, d'une femme nue et d'un singe à moto klaxonnant furieusement.

Mais dans la deuxième partie, *Invasion – Explosion mit Abschied* (« Invasion – explosion et Adieu »), le tout prend un air plus solennel : la guerre éclate entre Lucifer et Michael, et Michael tombe. Incarné par le fabuleux cornettiste Henri Deléger, il retourne chez sa mère Ève, puis le ciel s'ouvre : des chœurs d'anges chantent tandis que Sarah Kim, alias « Synthi-Fou », écrit l'avenir de la musique sur ce fameux synthétiseur, un être, dansant de façon grotesque, arborant un nez qui coule et des oreilles d'éléphant vertes.

## Du léger et du lourd

Faut-il prendre tout cela au sérieux ? Le peut-on ? Le doit-on ? Des fanatiques aux contempteurs de Stockhausen, figure polarisante s'il en est, cette question continue de se poser. Mais Maxime Pascal en est convaincu : le compositeur procède « comme un enfant qui joue dans sa chambre ». L'enfant met en scène des conflits archétypaux en utilisant tout ce qu'il a sous la main.

Ainsi l'idéal apparaît-il comme quelque chose de concret, et le singulier, comme l'absolu. Pour des yeux adultes, cela peut même sembler comique tant la chute est vertigineuse.

Cet après-midi parisien au spectacle est à la fois léger et lourd : il sera probablement le dernier avant un moment.

*Traduction : Nicolas Knobil*

# Fomalhaut blog opéra

*Histoire de l'Opéra et vie culturelle  
parisienne pour fervents lecteurs*

## FOMALHAUT BLOG OPÉRA

*25 octobre 2020  
David Fomalhaut*



Cela commence par une fanfare de cuivres pétaradants et une confrontation entre deux chœurs qui surplombent la salle depuis les deux balcons d'arrière-scène qui se font face et qui, dirigés par Maxime Pascal et Richard Wilberforce restés en bas de scène, les bras animés vers les auteurs, se répondent en opposant Michael, image du bien incarné par un personnage brossé de blanc, et Lucifer, incarnation du mal vêtu de noir. Ces deux forces sont parfaitement identifiables et vont se comporter comme un dipôle qui engendrera une dynamique contradictoire tout au long du spectacle.

Après cette ouverture grandiose, le pari lancé par Lucifer d'arriver à arrêter le cours du temps prend la forme d'une compétition humaine et loufoque où aucune trivialité ne va être oubliée. L'orchestre Le Balcon prend place en arrière-plan, en ligne et légèrement surélevé, et quatre sportifs, deux hommes et deux femmes, entament quatre courses circulaires à des vitesses différentes, filant comme les ans à travers le temps.

Ce grand tableau est d'abord marqué par la présence de Thibaut Thezan qui arbitre cette manifestation en usant d'une technique déclamatoire qui défie tout sentiment ridicule en chaloupant des phrases vers le public, et en variant les sons comme si quelqu'un modifiait en continu ses fréquences d'émission.

Sa gestuelle corporelle souple et fort expressive guide également le regard du spectateur.

La course est régulièrement interrompue par des intervenants, cuisinier, mime lion, femme nue, qui renforcent le sentiment d'absurdité amusant de cette première partie, alors que les interjections musicales des percussions, saxophones, flûtes et harmoniums colorent d'ironie fantaisiste le jeu théâtral et répétitif qui se déroule devant un auditoire vraisemblablement aussi divertit que stupéfait.

Il y a donc de quoi sortir un peu décontenancé de cette première partie, car cette réflexion ludique sur les mouvements circulaires du temps semble revenir au même point de départ. La seconde partie va pourtant transporter le spectateur dans un monde qui n'a plus rien à voir et que rien ne laissait présager, sinon la conscience que dans la vie il y a une opposition entre les petits combats quotidiens et l'aspiration à une grande épopée qui dépasse la finitude de l'être humain. Et c'est cette autre dimension tragique qui devient le cœur de l'acte II.

## Fomalhaut blog opéra

*Histoire de l'Opéra et vie culturelle  
parisienne pour fervents lecteurs*

*(suite de la première page)*

Une fois plongée dans le noir, l'audience se trouve prise dans un monde sonore qui superpose huit trames musicales électroniques (Octophonie) jouées en temps réel. Dans une ambiance sombre, des avions filent spectaculairement le long des lignes des balcons de la Philharmonie, d'autres sont en suspension sur les réflecteurs acoustiques, et d'un immense roc projeté en front de scène partent des faisceaux lumineux qui se prolongent dans la salle grâce aux projecteurs animés comme s'ils cherchaient à fixer les avions avant de leur tirer de dessus et les descendre en flammes. Une véritable ambiance de guerre nocturne.

Les engins s'écrasent au pied de la muraille, et une main gigantesque de fer surgit d'une faille ouverte qui évoque le grand passage biblique de la mer Rouge, et se saisit du corps lilliputien d'un des pilotes encore vivant pour l'emporter vers un au-delà indéfini.

La musique spatiale et stellaire de Karlheinz Stockhausen avance dans une ambiance parcellée de toutes sortes d'ondes magnétiques et obsédantes, et ce fantastique spectacle en quatre ou cinq dimensions, on ne sait plus, même petit à petit chacun de nous dans une réflexion sensorielle et désincarnée des conflits du monde.

Dans un grand moment apocalyptique, Michael survient en archange bleu, entouré d'une humanité abandonnée dans l'obscurité, pour affronter Lucifer. Puis une madone ramène chacun à un sentiment bienveillant, et un joueur de trombone transforme ce moment de pause en pure poésie bleue.

Puis, véhicules blindés, tanks, navires, canons d'artillerie stylisés défilent et tombent au sol comme des maquettes qu'il faudrait abandonner pour grandir. La réalisation esthétique atteint un sommet qui va être dépassé par un grand voyage final où la musique s'accélère dans un tournoiement de couleurs comme le vivait Dave à travers son aventure temporelle dans « 2001, L'Odyssée de l'espace » de Stanley Kubrick, film mythique réalisé trois ans avant la composition de *Dienstag aus Licht*.

Sarah Kim, en Synthi-fou aux allures de chef indien, entre en transe aux commandes d'un synthétiseur psychédélique, les couleurs lumineuses bleu, vert, rose, orange tournoient sur les ondes musicales qui s'enroulent en spirale, et laissent l'auditeur abasourdi une fois le cosmos sonore replié en forme de Big-Crunch.

Cette synthèse entre grandiose visuel et grandiose musical, qui prend à partie un lieu immense à l'acoustique formidable pour transcender une expression artistique, est un modèle de spectacle total merveilleusement abouti.



# Grenades sonores et expériences cosmiques

3 novembre 2020

Jérémie Bigorie – [Concertonet.com](http://Concertonet.com)

A l'instar des autres journées, *Dienstag* commence par un «Salut», ici plongé dans la pénombre: à droite, le domaine de Lucifer et ses légions de trombones; sa devise: «Nous nions Dieu et l'au-delà». A gauche, un ensemble de neuf trompettes exhorte Michaël: «Rejoins-nous, aide-nous dans la lutte pour la lumière». Au centre, Eve (Cécile Chauvin), toute de blanc drapée, enjoint par trois fois aux belligérants de se réconcilier. Etagés aux premiers et aux seconds balcons, les chanteurs se font face, leurs pupitres éclairés comme autant de lucioles. Difficile, compte tenu de la volonté du compositeur-démiurge de tout contrôler au moyen d'une partition sur-nourrie, d'apprécier ce qui relève de la marge de liberté des interprètes; on se persuade que la gestique convulsée de Maxime Pascal (les mains peinturlurées en noir et le cheveu en bataille), comme sous l'emprise d'une sorte de transe, est un adjuvant de son cru...

«La Course des années» fait un pas de plus en direction du Gesamtkunstwerk, avec la présence de danseurs, chanteurs et acteurs, mais se joue sans chef. La temporalité y apparaît plus statique que dans «Le Voyage de Michaël autour de la terre» (au deuxième acte de *Donnerstag aus Licht*), en dépit des «tentations» initiées par Lucifer en vue d'interrompre le cours du temps. Commentés par l'arbitre (Thibaut Thezan, rôle parlé dont les sauts de registres enjambent crânement les octaves), ces éléments disruptifs – des fleurs, un charriot aux plats exquis, un singe dans une voiture et une mannequin se dénudant – agissent comme de petits îlots d'humour au sein d'une dramaturgie très ritualisée. Économe en mouvements, la mise en scène donne à voir quatre danseurs (allégorie du millénaire, du siècle, de la décennie et de l'année), chacun évoluant au milieu d'un cercle de couleurs différentes. L'orchestration de ce premier acte fut conçue à l'origine pour un ensemble de gagaku, avant d'être confiée à des instruments européens comprenant notamment un clavecin. En opposition aux scansions verticales de la grosse caisse et de la guitare, un consort d'instruments à vent formé de trois harmoniums, trois flûtes et trois saxophones imite les orgues à bouche et les hautbois en bambou typiques du théâtre japonais. Les années défilent au rythme des scansions, enregistrées par un compteur projeté sur le grand écran. On notera les échappées solistes d'un piccolo, associé à la coureuse des siècles, et d'un saxophone soprano, associé au coureur des décennies. «Michaël n'a aucune peur, aucune angoisse»: ainsi l'intéressé (sobre Hubert

Mayer) relève-t-il le défi que lui lance Lucifer (charismatique Damien Pass) à la fin du premier acte.

«*Invasion - Explosion avec Adieu*», complété peu de temps avant que n'éclate la Guerre du Golfe, nous plonge en pleine guerre des mondes. On retrouve les interjections véhémentes des trombones et des trompettes du «Salut», baignées ici dans un magma électronique d'un genre inédit: cette musique, composée de huit pistes et projetée par huit groupes de haut-parleurs, consiste en huit couches individualisées et indépendantes dans leurs mouvements. «Il m'a fallu des mois pour réaliser ces mouvements sonores avec une technique nouvelle», confie Stockhausen, qui parle également de... «grenades sonores»! Immergé dans cet extraordinaire maelstrom, l'auditeur privilégie tour à tour une écoute globale et une écoute focalisée sur tel phénomène, tandis que des avions de chasse s'écrasent de tous côtés.

A l'issue de la seconde «Invasion», Michaël tombe à terre «et semble se détacher de son corps», lequel reste étendu dans les bras de l'infirmière-Pietà. Voici le cœur émotionnel de l'œuvre, moins duo que solo (de bugle) contrepointé par la vocalité mimétiques (sifflements, roulements de «r» façon *flatterzunge*, etc.) de la soprano Léa Trommenschläger – sculpture de Michel-Ange personnifiée. La maestria avec laquelle Henri Deléger joue de son instrument, modulant les lignes à l'aide de plusieurs sourdines, porte l'émotion. La belle création du vidéaste Nieto en offre de son côté un prolongement idoine. Fait alors irruption le personnage exubérant de Synthi-Fou: Sarah Kim, tel un disc jockey des temps futurs, officie au centre d'un arsenal de synthétiseurs disposé en fer à cheval. Maxime Pascal et le chœur la rejoignent pour l'«Explosion avec adieu» où fusionnent, en un climax impressionnant, les univers choraux, électroniques et visuels. Tout se résorbe petit à petit avant de finir enfoui dans les espaces indécis du rêve.

Une nouvelle réussite à mettre au crédit du Balcon, Maxim Pascal et Damien Bigourdan, dont la programmation de l'intégralité du cycle de Stockhausen d'ici l'automne 2024 s'impose d'ores et déjà comme l'un des événements artistiques majeurs de ce premier quart du XXI<sup>e</sup> siècle.

## **CONTACTS PRESSE**

### **LE BALCON**

Gaspard Kiejman – [gaspard.kiejman@lebalcon.com](mailto:gaspard.kiejman@lebalcon.com)

### **FESTIVAL D'AUTOMNE**

Christine Delterme – [c.delterme@festival-automne.com](mailto:c.delterme@festival-automne.com)

### **PHILHARMONIE DE PARIS**

Phillippe Provensal - [pprovensal@cite-musique.fr](mailto:pprovensal@cite-musique.fr)

Gaëlle Kervella - [gkervella@cite-musique.fr](mailto:gkervella@cite-musique.fr)